Mémoires de Biel/Bienne

Entre horlogerie, bilinguisme et luttes féministes, la RTS retrace l'histoire de Bienne

Le 30 octobre à Nebia, une projection publique organisée par la RTS, la SSR Berne et la Ville de Bienne a replongé le public dans l'histoire de Bienne. Archives et témoignages à l'écran.

Jennifer Cereijo /JdJ

C'est autour de trois axes que se développe Mémoires de Biel/Bienne, une projection publique organisée par la RTS, la SSR Berne et la Ville de Bienne le vendredi 30 octobre au soir. A travers différentes images d'archives, le journaliste Gabriel Téjédor et le réalisateur Frédéric Miara reviennent sur le passé de la cité seelandaise. Ils se focalisent notamment sur le bilinguisme, les crises économiques qui ont touché la ville horlogère, ainsi que le rôle des jeunes dans son développement. «Une société sans jeunesse n'est rien», a d'ailleurs rappelé la maire de Bienne Glenda Gonzales Bassi dans son discours d'introduction.

Les premières images présentées au public sont, sans grande surprise, dédiées à la vieille ville. Si ces archives permettent aux spectateurs, pour la plupart Biennois, de redécouvrir leur cité, la suite de la soirée réserve son lot de surprises. Pendant l'apéro de fin, de nombreuses personnes disent avoir été étonnées par la richesse de l'histoire de la ville et repartent heureuses d'en avoir appris davantage sur leur lieu de résidence, voire de naissance. Les plus anciens, eux, se plaisent à partager leur ressenti et à raconter des anecdotes qui ébahissent leurs interlocuteurs.

Une histoire de femmes

Ce qui semble avoir le plus touché le public, c'est l'histoire du groupe de Biennoises à l'origine de la «grève des casseroles». Entre 1979 et 1982, quatre gymnasiennes et apprenties lancent un mouvement de boycott des cours obligatoires d'économie ménagère, dans le but de les rendre optionnels et mixtes. Comme le racontent Danièle Rigo, Françoise Tanguy, Anne-Dominique Wühl et Evelyne Pheulpin dans les archives de la RTS, ces leçons, jusqu'alors réservées aux filles, représentaient 180 heures de travail et perpétuaient une conception inégalitaire des rapports entre les femmes et les hommes.

Ces boycotts ont connu un important retentissement, au point que des médias français, et même la BBC, leur ont consacré des sujets. Bien que les quatre jeunes femmes aient finalement été condamnées à payer une amende, leur lutte s'est rapidement propagée dans toute la Suisse et a permis de rendre ces cours mixtes en ville de Bienne.

L'historienne jurassienne Maïté Girardin, interviewée par la RTS, a consacré son mémoire à cette grève. Aujourd'hui encore, la cause féministe lui tient à cœur. Elle transmet également ces valeurs à ses élèves, par exemple en s'intéressant à la littérature féminine ou en ajoutant l'histoire des femmes au programme scolaire. «On plante une graine, ensuite elle pousse ou elle ne pousse pas, mais l'important est de le faire», estime-t-elle. Maïté Girardin raconte avoir permis à certains de ses élèves de se remettre en question, surtout face à la montée du masculinisme dans la région.

La ville horlogère freinée par la crise

Un autre témoignage particulièrement touchant est celui de Paul Sautebin, horloger qui a perdu son emploi à de nombreuses reprises dans les années 70, lorsque la crise horlogère frappe Bienne. Jusqu'alors, la ville avait fortement développé son industrie, notamment en attirant des horlogers du Jura auxquels on a accordé des exonérations fiscales. Cette démarche a d'ailleurs contribué à augmenter le nombre de francophones dans une cité jusque-là majoritairement germanophone.

Lors de la crise horlogère, de nombreux travailleurs et travailleuses sont licenciés du jour au lendemain. Paul Sautebin est renvoyé à trois reprises. Il rappelle que ce n'est alors pas seulement l'industrie qui s'écroule, mais la collectivité. En effet, la crise freine considérablement l'expansion de la ville: avant la crise, l'horlogerie produisait jusqu'à douze millions de montres par an; aujourd'hui, elle n'en produit que cinq.

Le jeune homme décide alors de devenir militant, comme l'illustrent les archives de la RTS. Aujourd'hui, bien qu'il se soit tourné vers l'agriculture, son témoignage montre encore à quel point cette situation le touche. «Quand on travaille, on a l'impression d'être des esclaves, mais quand on perd son boulot, on perd aussi sa liberté», confie-t-il.

Une soirée à l'image de Bienne

Au-delà des luttes de jeunesse et de l'importance de l'horlogerie dans son histoire, Bienne est avant tout une ville bilingue. Animée par Noémie Guignard, journaliste, Virginie Borel, directrice du Forum du bilinguisme, et Florian Eitel, curateur du Nouveau Musée de Bienne, la soirée alterne ainsi entre français et allemand. Et quand Florian Eitel oublie de répondre dans la langue de Goethe, ses interlocutrices le lui rappellent immédiatement, dans un sourire et au grand amusement du public.

C'est d'ailleurs avec beaucoup d'humour que les trois intervenants commentent les différentes séquences d'archives et apportent de nombreux détails historiques sur la ville. Des liens avec l'actualité sont également tissés, même si certaines thématiques sont évitées, notamment celle des places de parc à Bienne, après une séquence consacrée à l'essor de l'automobile et General Motors. Après avoir évoqué l'ouverture de Bienne sur le lac et la construction du Communication Center derrière la gare, Virginie Borel relève: «C'est encore l'endroit où se trouvent la plupart des médias de Bienne.» La soirée se termine par un petit apéro offert par la Ville de Bienne. Reste à savoir à quoi ressemblera l'émission finale de la RTS, qui intégrera des passages filmés lors de la projection publique vendredi soir. Rendez-vous est pris le 5 janvier.